

***Les bétiers d’Ahmed Fouad Bouras (Éditions Emmanuelle Collas).***

Parution le 7 mars 2025.

Extrait p.60 à 66

Ouahab eut un jour l’occasion d’entendre des insultes proférées en arabe, « dans leur jus ». Un de ses oncles paternels, profitant de l’absence de Gabriel qui ne voulait de toute façon pas avoir affaire à cette racaille, passa leur rendre visite. Ledit oncle dans la vie avait comme métier businessman, avec un tiret à côté. Il avait déjà été dans le passé businessman-commerçant, businessman-président de club sportif, businessman-grossiste en matériaux de construction, businessman-import/export, businessman-éleveur de chiens de berger. Cette fois-ci, il portait la casquette de businessman-investisseur dans le secteur de la pêche comme il aimait à dire. Il était de passage chez Françoise, avec laquelle il avait gardé de très bons rapports, pour finaliser l’achat de ce qui serait le premier chalutier de son vaste empire à venir. La vente devait concerner un bateau finlandais, relativement neuf, dont des Guinéens peu expérimentés avaient fait l’acquisition, avant de se rendre compte que le vaisseau avait une quille qui traînait trop bas pour les eaux peu profondes de la presqu’île de Kaloun à Conakry. Les imbéciles de Guinéens s’étaient même proposés, une fois la transaction finalisée, de faire naviguer gracieusement le bateau et de le livrer à Mostaghanem, alors qu’ils étaient incapables de manœuvrer à la sortie d’un port. Imbéciles. Tout le monde, clamait l’oncle, n’avait pas le sang des princes de la piraterie comme seuls les Nord-Africains ont été, sang qui coulait dans ses veines à lui. La seule expérience qu’avaient eue ces gens de la navigation était certainement celle des fonds de cales de négriers, ricanait-il sous cape. C’était une occasion en or sur la piste de laquelle d’autres s’étaient également lancés. Il fallait donc frapper vite et fort avec un acompte à la hauteur, d’autant plus qu’il avait la sympathie et la faveur des vendeurs, ces ânes bâtés ayant probablement comme il disait un sens poussé de l’afrikanité. Il n’hésita donc pas à transférer une somme substantielle via une banque maltaise pour sanctuariser l’achat et s’en fut quelques jours pour quelque autre besogne. Il revint à la maison quelques jours après la transaction. Il tournait comme un fauve en cage. Les vendeurs n’avaient pas donné signe de vie depuis quatre jours. Quand il réussit à les avoir au téléphone, on lui expliqua qu’il y avait eu des soucis sur le bateau et qu’il fallait qu’il vienne sur place pour voir. On déclara qu’il fallait rediscuter le prix, qui avait changé depuis. Il se rendit compte du guet-apens et, plus globalement, de l’arnaque. Celle de ceux qui, après le statut d’imbéciles, avaient accédé à celui de sales escrocs. Et, sans aucune autocritique sur sa propre naïveté évidemment, il explosa.

Ce fut un torrent de grossièretés en arabe, pointues comme des silex, charriées par deux énormes veines jugulaires qui ne demandaient qu'à se rompre. Sa langue incandescente accompagnait ce vomi d'un flot de postillons, comme des éclats de métal sortant d'une meuleuse en action. Ouahab vit remonter à la surface, comme des étrons, les expressions entendues jadis, que son père affectionnait. Celles faites de fornications, de fesses, d'orifices en tous genres et d'organes génitaux, de prostitués et de pédérasties ; de pères et mères, 63 de sœurs et de grands-mères ; d'ânes, de mulets, de chiens et de cochons ; de races, de bâtardises, de filiations et de descendances ; de brasiers, d'enfers, de religions et de dieux. Ouahab pensa beaucoup à ce qu'il avait entendu. Ceci passa encore par le rêve où il réentendit les insanités, amplifiées. Ces mots lui plaissaient, il en avait honte, mais ils lui plaissaient terriblement.

Pourquoi ce sentiment puisque si ces mots existaient, c'était que quelque part ils devaient servir? Il y pensa et essaya tellement de les rationaliser en les comparant à ceux qu'il connaissait déjà qu'il finit même par en concevoir un classement, un barème pour en juger le contexte d'emploi et le caractère vulnérant. Bref, une véritable esthétique du gros mot.

Pour lui, la gorge était une sorte de pyramide à la pointe de laquelle se trouvaient des lettres latines comme le P, le V, le B ou le m, lettres qui semblaient comme sorties, après des excuses, d'un voile de pudeur, en forçant des lèvres contrariées, contractées. Les insultes qui comportaient ces lettres avaient pour lui parfois un caractère comique qui, au-delà d'une certaine dose, pouvait compromettre l'agressivité de celui qui les prononçait. Il y avait ensuite, de la partie moyenne de l'édifice de chair et de cartilage, des lettres comme le C ou le G, dont l'émission s'accompagnait invariablement d'une grimace de la partie inférieure de la face et qui généralement commençait à prêter bien moins à quolibet.

Enfin, de la base de cette pyramide montait la lie, refluait la fange des lettres comme le ئ, le ؤ, le ئ, le ؤ. Des lettres lourdes et douloureuses, à mi-chemin entre l'expiration et le spasme.

Des lettres prononcées, balancées, la bouche ouverte. Comme si le haut de la pyramide, les lèvres, s'écartait pour se dégager de toute responsabilité. Ne rien à voir à faire avec cette saleté. Comme s'il fallait un courant d'air pour l'évacuer, s'en débarrasser. Ces lettres donnaient aux insultes la force d'une percussion, là où les autres lettres tenaient plutôt de l'instrument à vent. Oui, du vent.

Il se réveilla quelques jours plus tard avec un autre genre de tics que ceux qui lui valaient des moqueries à l'école tels que ses gesticulations. Les insultes en arabe étaient, pour le jeune public, autrement plus respectables que ses petites tapes sur la tête. En réponse à un chocolat au lait qui lui brûla la langue, il sortit des phonèmes dont sa gorge avait un souvenir tapi au

Ces phonèmes, eux, ravivaient plusieurs souvenirs : ceux de son père. Les souvenirs des couleurs pastel d'un appartement vide de couple fauché, mâtinés de parfums de tartes aux pruneaux à vous transpercer les os de la base du crâne. Ceux également des murs, qui renvoyaient en écho des bordées d'injures après des événements aussi anodins qu'une porte qui claque au vent ou une piqûre de moustique qui gratte. Ces obscénités qu'il connaissait déjà et qu'il avait réentendues chez son oncle, il ne tarderait pas à en connaître la parfaite signification grâce à des enfants de son âge, immigrés venus s'installer dans son immeuble, et qui lui apprirent jusqu'aux détails les plus scabreux de ces termes. Progressivement, il ne put que prendre goût à leur prononciation. Cela lui permit également d'aérer sa maladie, en le changeant quelque peu de ses crises à la gestuelle ridicule. Si ce n'était pas une victoire ni une trêve, cela pouvait s'apparenter à une baisse d'intensité qui pouvait déboucher sur des négociations.

C'était, pour sa popularité scolaire, une période faste.

Ses crises s'enrichirent, après les phonèmes, de plus en plus de mots et d'expressions vulgaires en arabe. La coprolalie qu'avait évoquée le barbu aux dents de rongeur était là, et les mouvements du corps le parasitaient moins, c'était un fait. Et les jours qui suivirent ces découvertes virent grandir en lui un plaisir étrange, celui de mitrailler ces insultes dans cette langue presque héritée. Sur tout ce qui bougeait, ou parfois pour rien, juste pour en épaisser l'air, comme faisait son géniteur avant.